

Ce qui se passe

Nous sommes peu après le 7 octobre 2023, peut-être entre le 10 et le 15. Nous sommes une bonne quinzaine à rester attablé·es après un après-midi de discussion sur ce qui se passe ; ce qui se passe, c'est à dire, le génocide des palestinien·es. Nous sommes attablé·es, avons beaucoup bu quelques coups déjà, et nous nous demandons si la “parenthèse” restera définitivement ouverte. Ce que nous entendons par là c'est : est-ce que pour nous, grossièrement, sujets du gouvernement français – nous ne revendiquons pas l'identité française en tant que celle-ci est une construction d'un gouvernement qui fait arbitrairement de nous ses sujets - la plaie est désormais assez béante, l'horreur de la colonisation assez présente pour que ce qu'il se passe, ne passe pas ? C'est-à-dire, y'a-t-il un point assez loin dans l'infamie pour que nos vies privilégié·es se trouvent changées par l'événement, irrémédiablement changé. Car pour les résistant·es palestinien·es, il est clair que ça ne passera jamais. Comment se tient-on à la hauteur de ça ? Certain·es disent “c'est sûr, cette fois, ça ne passera pas, ça ne peut pas passer”, d'autres soutiennent que, pour nous, ça passera “comme toujours”. Moi, je pense comme les second·es, à contre-cœur ; d'ailleurs, quelques jours après, on verra Zelinsky défiler sur nos écrans en se plaignant du fait que le monde semble se désintéresser de la cause ukrainienne : ce qui se passe, passe toujours. Nous nous quittons sans trouver de réponse collective mais en ayant tout de même planifié une prochaine réunion.

Sur le chemin du retour j'ai parlé du texte que je devais écrire pour *Le présent* à une amie. Elle m'a dit que ça lui faisait penser à un vers “Ô temps, suspends ton vol !” qu'elle met dans la bouche de Goethe. Après une rapide recherche, il s'avère que son auteur est Alphonse de Lamartine dans *Le Lac* ; romantique dans tout les cas. Le vers entier apparaît sur fond bleu nuit et image de montre à gousset au mécanisme apparent, police 44 “Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices, suspendez votre cours ! Laissez-nous savourer les rapides délices des plus beaux de nos jours !”. En commentaire, Nostalove73008 (visiblement fan de nostalgie et de Savoie) explique que le poème *Le Lac* est dédié par Lamartine à un amour de jeunesse rencontré au lac du Bourget à Aix-les-bains, amour dont le temps a oublié la trace. Très justement, Nostalove conclut en disant que *Le Lac* est une réflexion sur le temps en rapport avec un amour qui semble à jamais fini ; constat amer : le passé, fut-il heureux, est passé à jamais. Nous, avec mon amie, ça nous fait penser à cette citation « Marx avait dit que les révolutions sont la locomotive de l'histoire mondiale. Mais il se peut que les choses se présentent tout autrement. Il se peut que les révolutions soient l'acte, par l'humanité qui voyage dans ce train, de tirer les freins d'urgence ».

Ô temps, suspends ton vol !

devient une prière active adressée à ce temps, celui que Benjamin appelait progrès et qui continue immanquablement de nous emporter aujourd'hui, bien que nous pourrions l'appeler d'un autre nom. Prière donc, moins dirigée vers des temps heureux que l'on aimerait fixer à jamais, que tendue vers le moment où la souffrance devient intolérable. Si intolérable, qu'on ne peut laisser les ruines continuer de s'amonceler, si intolérable, que la nécessité devient impérieuse d'organiser le pessimisme pour arrêter cette marche vers on ne sait quoi — Quand on se noie, on n'a pas envie que le courant soit plus fort.

Quand on se brûle, on ne désire pas que les flammes soient attisées. Quand on est pendu, on ne souhaite pas que la corde soit solide...

, naturellement.

Mais voilà, nous aurions tort de croire que ce qu'il se passe [pour nous, qui étions attablé à ce bar, grossièrement, sujets du gouvernement français] a commencé, ou a recommencé, le 7 octobre. Ce qu'il

se passe, se passe de longue date - en 1948 pour les plus matérialistes d'entre nous mais on pourrait dire plus tôt aussi : par exemple, dire que 1948 était rendu possible par le concept même de colonisation dont on aurait du mal à dater la naissance exacte - et la parenthèse bien que souvent refermée, reste ouverte. Nous continuons de prier

Ô temps, suspends ton vol !

sûr que cette suspension s'accompagnera d'un autre regard sur ce qu'il se passe en tant qu'il est passé ; là, se trouve le cortège des vaincus. Le passé est une préface, qui comme toutes les préfaces, est écrite après-coup, dans l'avenir, dans la réflexion, dans la médiation. Le présent commence l'histoire, et le passé donne du temps à ce commencement.

Ce mouvement est le mouvement déterminant de l'histoire : le passé est une projection du présent, le passé commence dans son avenir, le présent, et non pas l'inverse. Prier pour que le temps suspende son vol, c'est espérer que le cortège des vaincus, qui attends dans le passé des vainqueurs, surgisse transfiguré dans le présent.

Ô temps, suspends ton vol !

Je suis dans mon lit, c'est bientôt la nouvelle année. La lumière blafarde de mon smartphone éclaire mon visage des dernières stories de mes contacts insta ; souvent, les contenus s'enchaînent automatiquement – ici, une pétition à signer pour Gaza, là, une élégie pour un mort, ailleurs, un message destiné à ceux qui “ne se bougent pas” ou qui “ne prennent pas leur responsabilités” ; puis, des tranches de vies, (à cette période, les amateurices de réseaux sociaux en profitent pour partager publiquement une *review* photographique de l'année passée) des tranches de vies donc : dates d'anniversaire, visites d'expositions marquantes, soirées mémorables, 7 octobre puis 6 puis 5 puis 4 puis *cheers*... je tapote fébrilement l'écran pour faire défiler le contenu, de plus en plus vite à mesure que je m'en désistesse. Tout ça est affaire d'équilibre et dans le flux des images qui s'enchaînent, ayant pour seule cohérence le pseudo de ceux qui les postent, les existences prennent la forme de parataxe. Tout y défile : objets, amours, sensations : tout y est égal. Les stories sont la métaphore de nos vies.

Ô temps, suspends ton vol !

en plus d'être une prière prends le caractère d'une injonction éthique contre tout ce que semble proclamer l'ordre des choses, c'est à dire, “tout se vaut” (pourvu qu'à cette chose on puisse attribuer une valeur et qu'elle ne soit pas exclue de ce régime là). Injonction éthique donc qui pousse à choisir, à discriminer, entre les événements, les images et les textes : oui, dans une situation et un contexte donné, tout ne se vaut pas et il est une nécessité d'attribuer plus d'importance, ne serait-ce que dans la manière avec laquelle on se rend sensible, à certaines choses plutôt qu'à d'autres. Or, cela, si elle l'a jamais été, n'est légitimement plus une évidence. Légitimement, car cette injonction a toujours émané du régime de rationalité des dominants proclamant pour tous-tous l'importance particulière d'une forme-de-vie en renvoyant d'un revers de la main, plus ou moins violemment, toutes les autres en dehors du régime de la valeur. Mais l'échec de cet universalisme a muté et le “tout se vaut” démocratique (pourvu qu'on lui est attribué de la valeur) s'est substitué à l'imposition d'une certaine hiérarchie dans le réel. Tout ce qu'il se passe, passera, moyennant quelques réformes, une arrestation ici, des jeunes assassinés ailleurs, bref, *Tout va bien se passer !* comme on a pu l'entendre l'année dernière sur les plateaux télé. Ce qui arrive, arrive justement parce que c'est dans l'ordre du temps.

Ô temps, suspends ton vol !

Mais voilà, au moment où la parenthèse se refermera effectivement – lorsque nous dirons, par exemple, “le fascisme est arrivé” ou encore, “Le génocide des palestiniens est arrivé” – tout semblera fini, défini, irrévocable, tellement rapide et si terriblement flou comme si c’était “arrivé” : maintenant, après coup seulement, quand on regarde en arrière, à rebours. Et puis aussi, bien sûr, quand on connaîtra d’avance le destin. Alors, effectivement on ne pourra tenir compte que du temps qui passe et tout prendra l’air de la nécessité. Or tout cela, n’aura pas fait qu’“arrivé” : nous aussi avançons pas à pas alors que chaque minute pourrait apporter quelque chose de nouveau. Ce que je veux dire par là, c’est que nous n’avons rien des spectateurices passives que nous croyons être.

John D. Alamer,
avec, et à partir des voix de Alphonse De Lamartine, Nostalove73008, Walter Benjamin, Belles
Émotions, Imre Kertész